

Romain COUDERC, Prof. agrégé de Philosophie au Lycée Marie Curie de Sceaux
Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusé en visioconférence le 27 mars 2014 de 10h10 à 12h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.13-14.prog.php>
Cours en ligne: http://www.coin-philos.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

FAIRE L'HISTOIRE

Il est d'usage de relever l'ambiguïté du concept d'histoire dans la langue française. Le terme est assurément polysémique : il peut désigner le récit entendu comme fiction : on raconte ainsi des *histoires* qui à proprement parler ne sont pas vraies, mais pourraient l'être, car la fiction peut être vraisemblable. *Faire des histoires* (composer des fictions) n'est pas encore *faire de l'histoire* au sens de l'élaboration par l'historien d'un récit historique qui recompose indirectement et avec méthode, à partir des traces du passé dans le présent, un récit véridique des événements passés. Pourtant, à l'évidence, l'historien *fait* moins l'histoire qu'il ne *l'écrit* : l'histoire désigne donc en un second sens l'historiographie (écriture de l'histoire). Enfin, l'histoire n'a pas seulement le sens d'une connaissance ou d'un savoir du passé : elle désigne essentiellement le principe et l'étoffe des événements vécus par les hommes dans le temps, et renvoie donc à la dimension du devenir historique des communautés humaines qui prennent en charge leur avenir. Les hommes *ont* une histoire parce qu'ils *sont* l'histoire et prennent part à ce qui arrive : ils peuvent donc, par leurs actions, *faire l'histoire*.

Reste à savoir si les hommes pourraient *produire* ou *fabriquer*, par eux-mêmes, ce qu'ils reçoivent en héritage et ce qui apparaît comme une condition de leur existence. Car comment pourraient-ils être les sujets d'une histoire à fabriquer, alors même que l'histoire est ce par quoi ils existent comme sujets ouverts à la temporalité historique ? L'action humaine peut-elle être pensée sur le modèle de la *production* ? De façon plus essentielle, comment les hommes pourraient-ils *réaliser* dans l'expérience ce qui a été *pensé* comme un sens ou une finalité de l'action des hommes dans l'histoire ?

L'expression « faire l'histoire » manifeste donc le nouage problématique autour de trois enjeux : le problème *poïétologique* et épistémologique de la production d'un récit historique (historiographie) se réclamant d'un savoir ; la question *critique* des conditions de possibilités de l'histoire et de son sens ; la question *pratique* de l'action historique dans son sens et sa valeur. L'analyse d'une telle expression présuppose donc d'identifier non seulement l'objet de l'histoire (qu'est-ce qui *fait* l'histoire ?), mais son sujet : qui/qu'est-ce qui fait l'histoire ? En quel sens les hommes sont-ils les sujets de l'histoire, sujets à la fois *déterminant* leur action à venir et *déterminés* par les événements présents et passés ? L'expression manifeste moins une ambiguïté que la réalité de l'expérience humaine, divisée entre le passé de sa provenance historique et l'ouverture à un avenir qu'elle peut se donner à elle-même.

L'écriture de l'histoire

« En présentant au public ses recherches, Hérodote d'Halicarnasse veut préserver de l'oubli ce qu'ont fait les hommes, célébrer les grandes et merveilleuses actions des Grecs et des Barbares et, en particulier, développer les motifs qui les portèrent à se faire la guerre. »

Hérodote, *Histoires*, Livre I, « Clio », trad. par Pierre-Henri Larcher

« D'après les indices que j'ai signalés, on ne se trompera pas en jugeant les faits tels à peu près que je les ai rapportés. On n'accordera pas la confiance aux poètes, qui amplifient les événements, ni aux logographes qui, plus pour charmer les oreilles que pour servir la vérité, rassemblent des faits impossibles à vérifier rigoureusement et aboutissent finalement pour la plupart à un récit incroyable et merveilleux. On doit penser que mes informations proviennent des sources les plus sûres et présentent, étant donné leur antiquité, une certitude suffisante.

Les hommes engagés dans la guerre jugent toujours la guerre qu'ils font la plus importante, et quand ils ont déposé les armes, leur admiration va davantage aux exploits d'autrefois ; néanmoins, à envisager les faits, cette guerre-ci apparaîtra la plus grande de toutes.

Pour ce qui est des discours tenus par chacun des belligérants, soit avant d'engager la guerre, soit quand celle-ci était déjà commencée, il m'était aussi difficile de rapporter avec exactitude les paroles qui ont été prononcées, tant celles que j'ai entendues moi-même que celles qu'on m'a rapportées de divers côtés. Comme il m'a semblé que les orateurs devaient parler pour dire ce qui était le plus à propos, eu égard aux circonstances, je me suis efforcé de restituer le plus fidèlement possible la pensée complète des paroles exactement prononcées.

Quant aux événements de la guerre, je n'ai pas jugé bon de les rapporter sur la foi du premier venu, ni d'après mon opinion ; je n'ai écrit que ce dont j'avais été témoin ou pour le reste ce que je savais par des informations aussi exactes que possible. Cette recherche n'allait pas sans peine, parce que ceux qui ont assisté aux événements ne les rapportaient pas de la même manière et parlaient selon les intérêts de leur parti ou selon leurs souvenirs variables. L'absence de merveilleux dans mes récits les rendra peut-être moins agréables à entendre. Il me suffira que ceux qui veulent voir clair dans les faits passés et, par conséquent, aussi dans les faits analogues que l'avenir selon la loi des choses humaines ne peut manquer de ramener jugent utiles mon histoire. C'est une œuvre d'un profit solide et durable plutôt qu'un morceau d'apparat composé pour une satisfaction d'un instant. »

Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse I*, I, XXI-XXII, trad. J. Voilquin, GF, pp. 42-43, 1991.

« Or il est clair aussi, d'après ce que nous avons dit, que ce n'est pas de raconter les choses réellement arrivées qui est l'œuvre propre du poète mais bien de raconter ce qui pourrait arriver. Les événements sont possibles suivant la vraisemblance ou la nécessité. En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas par le fait qu'ils font leurs récits l'un en vers l'autre en prose (on aurait pu mettre l'œuvre d'Hérodote en vers et elle ne serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose), ils se distinguent au contraire en ce que l'un raconte les événements qui sont arrivés, l'autre les événements qui pourraient arriver. Aussi la poésie est-elle plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire ; car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire le particulier. Le général, c'est-à-dire que telle ou telle sorte d'homme dira ou fera telles ou telles choses vraisemblablement ou nécessairement ; c'est à cette représentation que vise la poésie, bien qu'elle attribue des noms aux personnages ; le particulier, c'est ce qu'a fait Alcibiade ou ce qui lui est arrivé. »

Aristote, *Poétique*, 1451b, trad. J. Hardy, Les Belles Lettres, 1977, pp. 41-42.

« Donner un récit impartial ne peut donc jamais signifier que l'on fait le récit d'une chose en étant libre de tout point de vue, car c'est tout bonnement impossible ; et raconter de façon partielle ne peut donc jamais signifier que l'on fait le récit d'une chose et de son histoire selon son propre point de vue personnel, car sinon tous les récits seraient partiels. »

Chladenius, *L'Introduction à la juste interprétation des discours et des écrits rationnels* (1740), cité par R. Kosseleck dans *L'expérience de l'histoire*, trad. A. Escudier, Hautes Etudes – Gallimard - Le Seuil, 1997, p. 46.

« Et c'est seulement si elle supporte d'être transformée en œuvre d'art, en une pure création de l'art, que l'histoire peut éventuellement ou même éveiller des instincts. »

Nietzsche, *Considérations inactuelles II*, trad. P. Rusch, Folio Essais, p. 136.

« Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d'itinéraires qu'ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels) ; aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout; aucun de ces itinéraires n'est le vrai, n'est l'Histoire. Enfin, le champ événementiel ne comprend pas des sites qu'on irait visiter et qui s'appelleraient événements: un événement n'est pas un être, mais un croisement d'itinéraires possibles. Considérons l'événement appelé guerre de 1914, ou plutôt situons-nous avec plus de précision: les opérations militaires et l'activité diplomatique; c'est un itinéraire qui en vaut bien un autre. Nous pouvons aussi voir plus largement et déborder sur les zones avoisinantes: les nécessités militaires ont entraîné une intervention de l'État dans la vie économique, suscité des problèmes politiques et constitutionnels, modifié les mœurs, multiplié le nombre des infirmières et des ouvrières et bouleversé la condition de la femme... Nous voilà sur l'itinéraire du féminisme, que nous pouvons suivre plus ou moins loin. Certains itinéraires tournent court (la guerre a eu peu d'influence sur l'évolution de la peinture, sauf erreur) ; le même « fait », qui est cause profonde sur un itinéraire donné, sera incident ou détail sur un autre. Toutes ces liaisons dans le champ événementiel sont parfaitement objectives. Alors, quel sera l'événement appelé guerre de 1914 ? Il sera ce que vous en ferez par l'étendue que vous donnerez librement au concept de guerre: les opérations diplomatiques ou militaires, ou une partie plus ou moins grande des itinéraires qui recoupent celui-ci. Si vous voyez assez grand, votre guerre sera même un « fait social total ».

Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire?*, Seuil, 1971, p. 51.

« L'intention de la science historique de prendre ce qui est ainsi passé, entendu comme ce qui a été mis à l'écart et demeure donne aujourd'hui, pour en faire son thème et son objet. Ce qui est passé est ce qui est arrêté, achevé, absolument immuable – dans une telle conception le passé a, pour ce qui est de l'immutabilité de ses lois, un caractère qui répond à celui de la nature. »

Heidegger, *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, trad. F. Bernard, Gallimard, 2008, p. 128

Production et action

« Les choses qui peuvent être autres qu'elles ne sont comprennent à la fois les choses qu'on fabrique et les actions qu'on accomplit. Production et action sont distinctes [...]; il s'ensuit que la disposition à agir accompagnée de règle est différente de la disposition à produire accompagnée de règle. De là vient encore qu'elles ne sont pas une partie l'une de l'autre, car ni l'action n'est une production, ni la production une action. [...]

L'art concerne toujours un devenir et s'appliquer à un art, c'est considérer la façon d'amener à l'existence une de ces choses qui sont susceptibles d'être ou de n'être

pas, mais dont le principe d'existence réside dans l'artiste et non dans la chose produite ; l'art, en effet, ne concerne ni les choses qui existent ou deviennent nécessairement, ni non plus les êtres naturels, qui ont en eux-mêmes leur principe. Mais puisque production et action sont quelque chose de différent, il faut nécessairement que l'art relève de la production et non de l'action. (...)

Ainsi donc, l'art, comme nous l'avons dit est une certaine disposition, accompagnée de règle vraie, capable de produire ; le défaut d'art, au contraire, est une disposition produire accompagnée de règle fautive ; dans un cas comme dans l'autre, on se meut dans le domaine du contingent. (...)

Tandis que la production, en effet, a une fin autre qu'elle-même, il n'en saurait être ainsi pour l'action, la bonne pratique étant elle-même sa propre fin. »

Aristote, *Éthique à Nicomaque*, VI, 4-5, trad. J. Tricot, Vrin, 1990.

L'histoire comprise comme advenir de l'homme

« Car seul l'homme a une histoire, parce que lui seul peut être histoire, pour autant qu'il est, et chaque fois selon la manière dont il est. [p. 97]

L'histoire constitue la marque distinctive pour l'être de l'homme. [p. 100]

Entrer dans l'histoire ne veut donc pas seulement dire que quelque chose de passé, du seul fait que cela est passé, est compté comme du passé. On peut même au fond se demander si entrer dans l'histoire signifie toujours être pour ainsi dire renvoyé dans le passé. Quand un peuple sans histoire fait son entrée dans l'histoire, nous ne visons pas avec « histoire » le passé, mais l'avenir, que le peuple faisant son entrée dans l'histoire contribue à déterminer. Mais ce peuple peut tout autant aussi être mis en dehors de l'histoire ; il est mis pour ainsi dire sur la touche, il n'a plus d'avenir. Il y a donc ceci de singulier qu'un peuple en y disparaissant entre dans l'histoire (passé), en étant mis en dehors de l'histoire (avenir). [p. 103]

La Terre ne peut ni faire son entrée dans l'histoire ni en sortir, elle n'a rien à faire avec l'histoire. Mais est-ce ce qu'elle ne le peut vraiment pas, malgré tout ? Le sud de la péninsule balkanique est entré dans l'histoire il y a plus de deux mille ans. (...). Nous parlons de « sol historique », nous disons qu'une contrée tout entière est pour ainsi dire chargée d'histoire.

Le sol, la terre, entrent donc aussi dans l'histoire. Mais l'événement de cette entrée n'est pas un fait qui arrive sur le plan de la succession des transformations subies par la croûte terrestre. Bien plutôt, le mouvement d'advenir dans lequel entre une terre, c'est l'histoire que font les peuples. Et les peuples ne font pas leur entrée dans l'histoire comme si c'était un espace se tenant prêt à les accueillir, dans lequel ils trouvent de quoi s'abriter, une voie existant là-devant, qu'ils n'auraient qu'à parcourir, mais « faire l'histoire » veut dire : *créer tout d'abord l'espace et le sol*. « Faire » ne veut pas dire ici « produire », au sens où l'on peut produire une chose et la conserver. Quoiqu'un peuple fasse son histoire, cette histoire n'est pas quelque chose de fabriqué par le peuple ; le peuple, pour sa part, est lui aussi fait par l'histoire. (...)

Toujours est-il que cela devient plus clair : l'histoire n'est pas seulement déroulement des faits qui surviennent là-devant. C'est pourquoi aussi en toute rigueur la Terre n'a pas d'histoire. Mais pourquoi n'en a-t-elle pas ? Parce que l'homme ne prend pas part à ce qui arrive et parce que seul l'homme est historial. [pp. 103-104].

Afin d'établir dès le départ des concepts clairs, disons ceci : ce que dans le sens tout à fait large nous appréhendons donc comme histoire vise n'importe quel changement. C'est le concept le plus général de *mouvement*. Nous parlons d'une part du simple *déroulement* d'un devenir mécanique ; ensuite – pour ce qui est d'un mouvement au sein de la sphère de la vie – de *processus* ; et nous parlons d'*advenir* dans le domaine de l'homme (= histoire). (...) » [p. 108]

Heidegger, *La logique comme question en quête de la pleine essence du langage*, trad. F. Bernard, Gallimard, 2008

Le sens de l'histoire

« On peut envisager l'histoire de l'espèce humaine en gros comme la réalisation d'un plan caché de la nature pour produire une constitution politique parfaite sur le plan intérieur, et, en fonction de ce but à atteindre, également parfaite sur le plan extérieur ».

Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, VIII, 27, trad. S. Piobetta, GF- Flammarion, 1990, p. 83).

« On le voit, la philosophie pourrait bien avoir aussi son millénarisme (*Chiliasmus*) ; mais pour en favoriser l'avènement, l'idée qu'elle s'en fait, encore de très loin seulement, peut jouer un rôle par elle-même. »

Kant, *IHU*, VIII, 27, p. 83

« Le troisième genre d'histoire, l'histoire philosophique, se rattache directement à cette dernière espèce d'historiographie réfléchie. Son point de vue est également général — mais il n'est plus plié à un domaine particulier et ne se laisse pas détacher abstraitement des autres points de vue. Le point de vue général de l'histoire philosophique n'est pas abstraitement général, mais concret et éminemment actuel parce qu'il est l'Esprit qui demeure éternellement auprès de lui-même et ignore le passé. Semblable à Mercure, le conducteur des âmes, l'Idée est en vérité ce qui mène les peuples et le monde, et c'est l'Esprit, sa volonté raisonnable et nécessaire, qui a guidé et continue de guider les événements du monde. Apprendre à connaître l'Esprit dans son rôle de guide : tel est le but que nous nous proposons ici. »

Hegel, *La raison dans l'histoire*, trad. Papaioannou, 10/18, 1993, p. 39

Faire l'histoire

« En particulier, nous pouvons d'autant moins être indifférents dans notre cas, puisque, semble-t-il, nous sommes capables par notre propre disposition raisonnable d'amener plus vite l'événement de cette ère si heureuse pour nos descendants. »

Kant, *IHU*, VIII, 27, p. 84

« La révolution sociale du XIX^{ème} s. ne peut pas tirer sa poésie du passé, mais seulement du futur. Les révolutions antérieures avaient besoin de souvenirs cosmopolitiques pour s'anesthésier quant à leur propre contenu. Pour parvenir à son propre contenu, la révolution du XIX^e siècle doit laisser les morts enterrer leurs morts. (...) »

Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, trad. G. Chamayou, GF

« Les philosophes n'ont fait qu'*interpréter* le monde de différentes manières ; ce qui importe, c'est de le transformer. »

Marx, *Thèses sur Feuerbach*, 11^{ème} Thèse, in *La sainte famille*, *Œuvres III*, Philosophie, trad. M. Rubel, La Pléiade

« Les hommes font leur propre histoire, or ils ne la font pas de leur plein gré, mais selon des circonstances qu'ils ne choisissent pas eux-mêmes, qu'ils trouvent à leur arrivée, qui leur sont directement données et transmises. »

Marx, *18 Brumaire*, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, trad. G. Chamayou, GF

« Nous faisons notre histoire nous-mêmes, mais tout d'abord avec des prémisses et dans des conditions très déterminées. Entre toutes, ce sont les conditions économiques qui sont finalement déterminantes. [...] Mais deuxièmement, l'histoire se

fait de telle façon que le résultat final se dégage toujours des conflits d'un grand nombre de volontés individuelles, dont chacune à son tour est faite telle qu'elle est par une foule de conditions particulières d'existence ; il y a donc là d'innombrables forces qui se contrecarrent mutuellement [...], d'où ressort une résultante – l'événement historique- qui peut être regardée elle-même à son tour comme le produit d'une force agissant comme un tout, de façon inconsciente et aveugle. Car ce que veut chaque individu est empêché par chaque autre, et ce qui s'en dégage est quelque chose que personne n'a voulu. C'est ainsi que l'histoire jusqu'à nos jours se déroule à la façon d'un processus de la nature et est soumise aussi, en substance, aux mêmes lois de mouvement qu'elle ».

Engels, *Lettre à Joseph Bloch*, 21-22 septembre 1890,
<https://www.marxists.org/francais/engels/works/1890/09/18900921.htm>

« Marx conçoit le sens hégélien de toute l'histoire – le développement et l'actualisation progressive de l'idée de liberté- comme la fin de l'action humaine [...] ; il envisagea cette fin comme le produit d'un processus de fabrication. Mais ni liberté ni aucun sens ne peuvent jamais être le produit d'une activité humaine au sens où la table est clairement le produit final du menuisier. »

Arendt, *Crise de la culture*, « Le concept d'histoire », Folio Essais, p. 105, 1972.

« Ce qui distingue la théorie de Marx de toutes les actions où l'idée de « faire l'histoire » a trouvé place est seulement que lui seul a compris que si l'on considère l'histoire comme l'objet d'un processus de fabrication, il doit arriver un moment où cet objet « est » achevé, et que si l'on imagine qu'on peut « faire l'histoire », on ne peut échapper à cette conséquence qu'il y aura une fin à l'histoire. Chaque fois que nous entendons parler de buts grandioses de la politique, comme d'établir une nouvelle société où la justice sera à jamais garantie, ou de faire une guerre qui mettra fin à toutes les guerres, ou d'assurer la démocratie au monde entier, nous nous mouvons à l'intérieur de ce mode de pensée. »

Arendt, *Crise de la culture*, « Le concept d'histoire », Folio Essais, p. 106, 1972

« Ainsi l'événement historique apparaît comme l'extérieur transformant de l'intérieur l'intériorité mais sans action nécessaire de l'extérieur sur l'extériorité (praxis-violence) et sans fait immédiat d'intériorisation. L'événement vient comme un voleur. »

Sartre, *Critique de la raison dialectique 2*, L'intelligibilité de l'histoire,
Gallimard, 1985, p. 408

« Mais en même temps que pratique, le sens déborde l'agent : il y a rigueur dialectique qui échappe. Je fais l'Histoire, comme tout le monde, mais je ne la suis pas : si elle a un sens, c'est en tant qu'elle est. [...] »

Est-ce que l'Histoire a un sens ? Mais « avoir », c'est absurde. En fait :

a) L'Histoire, si elle existe, est la possibilité permanente d'un sens pour la vie humaine.

b) Le sens est la possibilité permanente pour l'homme présent qu'il existe une Histoire. »

Sartre, *Ibid*, p. 411

« Ainsi l'Histoire apparaît comme le dehors constitutif du dedans à titre de hasard indécélable et pourtant assumé. »

Sartre, *Ibid*, p. 455